

"ECRAN ECLAIR"
LA CHRONIQUE CINEMA DE BERNARD MEDIONI

Bonjour, attentive Romane et bonjour à vous, auditeurs atlantistes ou attendris. Pour *L'étrangleur de Boston*, tous les coups sont permis, comme durant la confrontation *Frost/Nixon*, face à face depuis mercredi dernier.



Présentateur populaire de débats télévisés pour vedettes, **David Frost** décide de rencontrer l'ex-président **Richard Nixon**, récemment contraint à la démission par le scandale du Watergate. Leur dialogue doit faire l'objet d'une série de quatre entretiens, diffusés sur le petit écran américain. Contre toute attente, l'homme politique donne son accord, séduit à l'idée de restaurer son image en vue des prochaines élections, mais toutes les chaînes américaines tournent le dos à l'animateur, jugeant la lutte inégale. Celui-ci se voit dès lors dans l'obligation de financer lui-même la joute oratoire, au risque de perdre fortune et réputation. Un tel pari exige désormais qu'il remporte le duel avec l'ancien chef d'Etat, en le poussant aux aveux, si l'habitué des plateaux ne veut pas avoir à signer sa lettre d'adieux. Dura lex cedex.

Astuce contre tartuffe. Voilà le combat proposé par le dernier long métrage de **Ron Howard**, qui œuvra notamment sur *Apollo 13* et l'adaptation cinématographique du *Da Vinci Code*.

Pareille algarade bénéficie de dialogues aiguisés, fleuris comme une campagne électorale, et d'une mise en scène avisée, dépouillée tel un bulletin de vote. Elle s'appuie en outre sur un montage élané, propre à restituer l'énergie des stratèges, les ferventes tactiques et les aigreurs de rhéteurs. L'ensemble affiche de surcroît une cadence alerte, entretenue par une interprétation fringante et raffinée. Saluons notamment la prestation des deux acteurs principaux, **Michael Sheen** procurant une joviale vulnérabilité à son animateur véloce contraint de jouer les alligators féroces, tandis que **Frank Langella** déploie une majesté madrée en élu révolu, habitué aux indices d'écoute.

Notons à ce sujet qu'ils ont tous deux rôlé leur rôle sur scène dans la pièce écrite par **Peter Morgan**, également auteur du scénario. Son récit racé rehausse ainsi ses belliqueux interlocuteurs, en tissant entre eux une insolite complicité. De même, celui-ci dévoile avec une ardente adresse les subterfuges dont se nourrit ce débat irréversible, lancé sur de foudroyants apartés et mû par coups d'éclat ou défaillances. Derrière la volonté pédagogique ici à l'œuvre perce parallèlement un désir appuyé de transfigurer la noblesse d'un pari désespéré. A l'inverse, le long métrage se plaît à entrelacer dérisoire et Histoire, comme l'illustrent une paire de chaussures malicieuse et un appel téléphonique tardif, sans déguisement ni digression.

Pour autant, une telle reconstitution souffre d'un certain manque d'humour. Ajoutons que la structure affiche une fâcheuse linéarité, due à un traitement dramatique pataud, aux contours lourdement appuyés à l'approche du dénouement. De plus, l'intensité liée à la lutte entre les deux adversaires s'émousse sitôt leur logomachie interrompue. Les seconds rôles semblent quant à eux dénutris malgré les efforts déployés par les comédiens pour leur octroyer quelque étoffe. Du reste, le prédécesseur de **Gérald Ford** se révèle inexplicablement vieilli et diminué. Enfin, l'épilogue accuse quelques signes d'essoufflement, la séparation finale des ex-antagonistes trahissant une

cruelle atonie.

A présent, interrogeons une spécialiste de l'espionnage, **Catherine de Médicis** : "Madame, que pensez-vous du cas **Nixon** ? - (voix aiguë d'une froide distinction) Il pensait à juste titre que les urnes ont des oreilles. Cependant, notre homme a péché par vanité ; désireux de s'improviser dieu du secret, il avait le bras long mais se réduisait à une Vénus de micros.

Didactique, dynamique mais diplomatique, *Frost/Nixon* obtient un quinze sur vingt. Certes, le spectacle octroie densité et humanité à un combat sans merci, grâce à un sens prononcé de l'observation. Il ressuscite par ailleurs avec vigueur une époque à la fois rêveuse et tumultueuse. Le pouvoir apparaît lui aussi sans fard, dans sa voracité comme sa versatilité. Cependant, la reconstitution n'en demeure pas moins routinière, tant la narration ronronne. Quelque séquence mémorable fait à ce propos cruellement défaut. Regrettons d'autre part que le style pâtisse d'une absence chronique d'invention. Malgré tout, le personnage de Richard Nixon gagne ici en finesse et en ambiguïté. Et de rappeler qu'il a inscrit dans l'Histoire son nom grâce à son ouïe.

A dans quinze jours ; je vous embrasse.